

16 octobre 1943

GIACOMO DEBENEDETTI

16 octobre 1943

suivi de
Huit Juifs

Traduit de l'italien par
MONIQUE BACCELLI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2001

TITRE ORIGINAL

16 ottobre 1943

IL y a encore quelques semaines de cela, tous les vendredis soir, quand la première étoile s'allumait, les portes principales de la synagogue, celles qui donnaient sur la place du Temple, étaient grandes ouvertes. Pourquoi les grandes portes, au lieu des tambours latéraux un peu dissimulés, comme tous les autres soirs? Pourquoi au lieu des pauvres candélabres à sept branches, ce flamboiement de toutes les lumières, qui embrasait les dorures, magnifiait les stucs – les armes de David, les nœuds de Salomon, les Trompettes du Jubilé – et ponctuait de somptueux éclairs le rideau en brocard suspendu devant l'Arche Sainte, l'Arche du Pacte avec le Seigneur? Parce que tous les vendredis, quand la première étoile s'allumait, on célébrait le retour du Sabbat.

Non point la frêle psalmodie du chantre perdu près d'un lointain autel, mais, du haut de la tribune, dans les vrombissements triomphants de l'orgue, le chœur des enfants qui clamait les gloria d'un cantique d'amour sacré, l'hymne de l'antique cabaliste "*Lehà*

© Giulio Einaudi Editore.

© Editions Allia, Paris, 2001.

Dodi Lichrà Calà” : Viens ô ami, viens à la rencontre du Sabbat... C’était l’invitation mystique à accueillir le Sabbat qui arrive, qui arrive comme une épouse.

Au lieu de cela, le soir du 15 octobre, dans l’ex-ghetto de Rome, c’est une femme vêtue de noir, échevelée, débraillée, trempée de pluie, qui arrive. Elle ne peut pas s’exprimer, l’agitation bloque ses paroles, lui fait venir la bave aux lèvres. Elle est venue du Trastevere en courant. Quelques instant plus tôt, dans la maison d’une dame chez qui elle fait des ménages, elle a vu la femme d’un carabinier, laquelle a dit que son mari, le carabinier, a vu un Allemand, et que cet Allemand avait en main une liste de deux cents chefs de famille juifs, qu’ils allaient emmener avec toute leur famille.

Les Juifs du quartier Regola ont gardé l’habitude de se coucher de bonne heure. Peu après la tombée de la nuit, ils sont déjà tous chez eux. Le souvenir d’un lointain couvre-feu est peut-être resté imprégné dans leur sang; souvenir de l’époque où, quand tombaient les ténèbres, les grilles du ghetto grinçaient avec une tenace monotonie que l’habitude avait peut-être rendue familière et douce, pour leur rappeler que la nuit n’était pas faite pour les Juifs, que pour eux la nuit comportait le dan-

ger d’être pris, emprisonnés, battus. Si bien que ces Juifs, accusés de tramer dans l’ombre contre l’ordre et la sûreté du monde, sont au contraire, et depuis longtemps, des créatures diurnes. Au petit matin, dès qu’une lueur de jour, glauque et grise comme leurs maisons, commence à faire pression sur les corniches, comme un ouvre-boîtes, pour laisser passer un rayon de lumière dans les ruelles qui se trouvent en dessous, ils sont déjà tous dehors, ces Juifs, et ils criaillent, s’appellent à tue-tête par leur prénom, organisent, se disputent, discutent, mettent en route tractations et commerces, et ils s’excitent, bien que leurs palabres et leurs petits marchés n’aient absolument rien d’urgent. Mais ces Juifs aiment la vie: cette vie dont la nuit les a exclus, ils ont besoin qu’elle déferle en eux.

Ce soir-là encore les familles étaient déjà toutes rassemblées dans leurs maisons. Les mères allumaient la lampe sabbatique – pas la belle, qu’on avait cachée dès les premières rapines allemandes – pendant que les vieux avec la *teffilà*¹ sur les genoux récitaient les

1. Formulaire de prières. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont de l’auteur.)

bénédictions, et passaient du marmonnement de la prière aux furieuses et rauques invectives contre les petits qui les dérangent. Aussi la femme dépenaillée n'eut-elle aucun mal à rassembler un grand nombre de Juifs pour les avertir du danger.

Mais personne ne voulut la croire, tous rirent d'elle. Bien qu'elle habite au Trastevere, la Céleste a des parents dans le ghetto et elle est bien connue de toute la *cheilà*¹. Chacun sait que c'est un moulin à paroles, une exaltée, une fanatique: il suffit de voir la façon dont elle gesticule quand elle parle, avec des yeux exorbités sous ces cheveux qui ressemblent à du crin végétal. Et on sait aussi que dans la famille ils sont tous un peu timbrés: qui ne connaît pas son fils aîné, celui qui a vingt-quatre ans, maigre, poilu, noir et bizarre, avec un air de *haham*² raté, dont on dit même qu'il a le haut mal? Comment pourrait-on écouter la Céleste?

“Croyez-moi! Sauvez-vous, je vous dis!” suppliait la femme. “Je vous jure que c'est la vérité! Sur la tête de mes enfants!”

1. Communauté.

2. Docte, sage, et par extension rabbin.

La vérité? Qui sait ce qu'on lui aura dit, qui sait ce qu'elle aura compris. Ces éclats de rire, cette incrédulité l'exaspèrent. Elle commence à s'énerver et à sortir des gros mots, comme si c'était d'elle, et non des Allemands, que venait la menace, et qu'elle s'offensait de ne pas la voir prise au sérieux. Si elle savait quoi inventer, elle forcerait la dose pour se venger, pour réussir enfin à leur faire peur. Elle crie, conjure, se fait venir les larmes aux yeux, pose la main sur la tête des petits, comme pour les protéger.

“Vous vous en repentirez! Si j'étais une dame vous me croiriez. Mais parce que je n'ai pas le sou, parce que je porte ces guenilles...”, et en les montrant rageusement, elle les déchire encore davantage.

Maintenant treize mois ont passé, et bon nombre des témoins de ce soir-là sont prêts à reconnaître que, peut-être, si la Céleste avait été une dame et non la pauvre qu'elle était... Mais ce soir-là ils remontèrent chez eux, se mirent de nouveau à table, pour dîner, en commentant cette histoire sans queue ni tête. Ce qui était passé par la tête de cette folle était clair: une vingtaine de jours plus tôt, le commandant Kappler avait menacé le président de la communauté, le *commendatore*

Foa, et celui de l'union, le docteur Almansì, de prendre deux cents otages juifs. Les chiffres correspondaient, d'où l'équivoque: les pauvres gens apprennent toujours tout en retard et de travers, mais le peu qu'ils arrivent à savoir, ils croient toujours que c'est parole d'Évangile. Désormais, la menace des deux cents otages était conjurée. Les Allemands sont peut-être des *rascianim*¹, mais ils ont le sens de l'honneur.

Contrairement à l'opinion courante, les Juifs ne sont pas méfiants. Ou plus exactement: ils sont méfiants, tout comme ils sont astucieux, dans les petites choses, mais ils sont crédules et désastreusement naïfs dans les grandes. Avec les Allemands ils furent, et se montrèrent, naïfs presque jusqu'à l'ostentation. Les raisons qu'on peut en donner sont multiples. Persuadés par des expériences séculaires que leur destin est d'être traités comme des chiens, les Juifs ont un besoin désespéré de sympathie humaine; et pour la conquérir, ils l'offrent. Se fier aux gens, s'abandonner à eux, croire à leurs promesses, c'est justement une preuve de sympathie. Se

1. Méchants.

sont-ils comportés de cette façon-là même avec les Allemands? Oui, hélas. En outre avec ceux-ci, leur attitude classique face à l'autorité entraine également en jeu. Bien avant la chute de Jérusalem, l'autorité a exercé sur les Juifs un pouvoir de vie et de mort absolu, arbitraire, impénétrable. Si bien que dans leur tête et jusque dans leur inconscient, l'autorité se présentait comme un dieu tout puissant, exclusif et jaloux. Se méfier d'elle, quand elle promet, en bien ou en mal, c'est tomber dans un péché que l'on paiera tôt ou tard, même si ce péché ne se manifeste pas et reste au stade d'intention ou de murmure. En fin de compte, l'idée maîtresse du judaïsme, c'est celle de la justice. Et la mission des Juifs a été d'importer cette idée dans la civilisation occidentale. Renan en fait même son thème fondamental pour interpréter toute l'histoire d'Israël: des grandes annonces eschatologiques, en passant par l'attente du Messie, jusqu'à la promesse de ce Jour du Seigneur qui, demain ou Dieu sait quand, illuminera de son aube le sommet des millénaires, précisément pour ramener le règne de la justice sur cette terre.

C'est pour toutes ces raisons que les Juifs de Rome se fièrent, pour ainsi dire, aux Alle-

mands, même – et *surtout* dirons-nous –, après ce qui s'était passé le 26 septembre. Ils se croyaient en quelque sorte vaccinés contre toute persécution ultérieure. C'eût été une injustice, et par tempérament ils ne pouvaient y croire. Montrer qu'ils avaient peur, c'eût été s'opposer aux Allemands, leur témoigner de l'antipathie. Et enfin, c'eût été un péché contre l'autorité. C'est pourquoi, ce soir-là, les Juifs rirent au message de Céleste la folle.

(Nous vous demandons de bien vouloir nous pardonner cette digression, et éventuellement celles dans lesquelles nous risquons de tomber; mais, pour comprendre l'atrocité du drame que nous tenterons de reconstituer, il est nécessaire de connaître un peu mieux les personnages.)

En effet, le soir du 26 septembre 1943, le président de la communauté israélite de Rome et celui de l'Union des communautés italiennes – par l'intermédiaire du docteur Cappa, fonctionnaire de la préfecture de Police – avaient été convoqués pour 18 heures à l'ambassade allemande. Ils y furent reçus par le commandant des SS, Herbert Kappler, “distingué” et effroyablement poli, qui les fit asseoir et leur parla pendant quelques instants de la pluie et du beau temps, sur un ton

de conversation ordinaire. Puis il entra dans le vif du sujet: les Juifs de Rome étaient doublement coupables, en tant qu'Italiens (mais moins de deux mois après, un décret germano-fasciste, sous les auspices de Rahn, Mussolini et Pavolini¹, devait refuser aux Juifs d'Italie la citoyenneté italienne; et alors, commandant Kappler?), pour leur trahison envers l'Allemagne, et en tant que Juifs parce qu'ils appartenaient à la race des éternels ennemis de l'Allemagne. Raison pour laquelle le gouvernement du Reich leur imposait un tribut de cinquante kilos d'or, à verser le mardi suivant, 28 septembre, avant 11 heures. En cas d'inexécution, rafle et déportation en Allemagne de deux cents Juifs. En pratique: un peu plus d'une journée et demie pour trouver cinquante kilos d'or.

Aux difficultés matérielles que les deux représentants juifs tentèrent de lui opposer, le commandant répondit que, pour leur faciliter la tâche, il fournirait lui-même les camions et

1. Rudolf Rahn, ambassadeur allemand à Rome, nommé après le 8 septembre 1943 (voir *infra*, n. 1, p. 29) “plénipotentiaire du Grand Reich en Italie” et Alessandro Pavolini, membre très actif du parti fasciste. (N. d. E.)

les hommes nécessaires à la collecte de l'or. Les deux *Herren* n'acceptaient pas? Très bien, mettons qu'il n'ait rien dit. Mais, dans un esprit de conciliation, il prolongeait d'une heure le terme de la livraison. On lui demanda combien cinquante kilos d'or faisaient en lires. Kappler comprit tout de suite la chanson: de lires italiennes, répondit-il, le Grand Reich n'en avait pas besoin et de toute manière – ajouta-t-il en souriant – s'il lui en fallait, il pouvait toujours les imprimer lui-même. Puis il jugea opportun de compléter son exposé en rappelant qu'avec lui ce n'était pas la peine de résister, sinon il se chargerait personnellement de la raffe, et que dans d'autres circonstances du même genre, tout s'était toujours très bien passé pour lui. Sur quoi les sujets de conversation semblèrent épuisés, et il leva la séance.

La préfecture de Police italienne, aussitôt informée de l'imposition, ne répondit rien. On écrivit, on y alla, on téléphona: le silence, par une cruelle ironie, était plus que jamais d'or. Alors, dans la même soirée et le lendemain matin, les notables de la communauté se réunirent avec des riches congénères, réputés les plus experts en affaires. On se désola, on discuta, on déclara que c'était irréalisable.

Mais les plus énergiques l'emportèrent, et l'on commença aussitôt la collecte de l'or. La nouvelle avait déjà circulé chez les Juifs, mais au début les offrandes arrivaient lentement, avec une certaine réticence. Ce fut à ce moment-là que le Vatican fit officieusement savoir qu'il tenait à la disposition des Juifs quarante-cinq kilos d'or pour faire face à d'éventuels manques.

Entre-temps, l'affaire avait commencé à prendre meilleure tournure. Toute la ville de Rome était maintenant au courant de la sanction allemande, et s'en était émue. Réservés, comme s'ils craignaient un refus, comme intimidés de venir proposer de l'or aux riches Juifs, quelques "Aryens" se présentèrent. Ils entraient d'un air gêné dans le local adjacent à la synagogue, ne sachant pas s'ils devaient ôter leur chapeau ou rester couverts, comme le veut l'usage rituel des Juifs. Presque humblement, ils demandaient s'ils pouvaient eux aussi... si on accepterait... Hélas, ils ne laissèrent par leurs noms, que l'on voudrait se rappeler dans les moments où l'on doute de ses semblables. Il me vient à l'esprit une formule, qui me semble belle, et que George Eliot reprit à son tour: "le lait de l'humaine bonté".

Le centre de la collecte avait été installé

dans un bureau de la communauté. La préfecture de Police, qui entendait enfin de cette oreille-là, avait mis en place un service d'ordre et de surveillance. En effet, l'affluence commençait à devenir importante. Un homme de confiance de la communauté était assis au bureau; à côté de lui, un orfèvre évaluait les offrandes et un autre les pesait. Dès le début, on avait fait circuler un avis stipulant que les contributions en argent liquide n'étaient pas acceptées. Celles-ci auraient ralenti l'afflux du métal proprement dit. Les objets en or constituent des souvenirs qui tendent à devenir plus évocateurs et plus chers encore quand on doit s'en séparer; de plus l'or, en cas de guerre et de calamité, est habituellement considéré comme la meilleure ressource, et la plus facile à emporter, dans les circonstances extrêmes. De l'argent liquide, en revanche, il en serait venu en quantité et très rapidement; mais il aurait créé le problème, et le risque, de provenir de marchés clandestins. D'autre part, le métal commençait déjà à s'entasser, et comme nombre de personnes s'étaient présentées pour vendre des objets en or, on commença d'accepter aussi l'argent liquide, afin de pouvoir les acheter, sur la base de prix assez fluctuants. Dans cette spéculation, la

marchande de journaux de Ponte Garibaldi fut d'un grand secours.

Le mardi matin, avant onze heures, la quantité demandée avait été atteinte, et même avec un excédent de plus de deux millions de liras en argent liquide, qui furent stockés dans les coffres-forts de la communauté. La salle utilisée pour la collecte fut fermée à clef: les orfèvres et quelques représentants de la communauté s'installèrent devant la porte avec les agents de la police. Un Allemand mélomane, cultivé et spirituel aurait peut-être plaisanté sur ces Fafner gardant le trésor. Mais, loin de vomir des flammes, ces braves gens à qui leurs femmes venaient d'apporter à manger se mirent à déjeuner tranquillement. Ils avaient la conscience en paix. Il y avait eu des moments d'angoisse, avec des coups d'œil fébriles sur les montres, mais, somme toute, on avait fait du bon travail.

On téléphona à l'ambassade d'Allemagne pour obtenir une prolongation de quelques heures. Compte tenu de ce succès rapide, c'était une précaution nécessaire pour éviter que les Allemands n'augmentent leurs prétentions. Sainte naïveté que cette ruse: comme si les Allemands n'avaient pas eu leurs espions! Quoi qu'il en soit, on obtint